

Rémi
CASSAIGNE

**COMME SI
ELLE ÉTAIT
MORTE**

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Comme si elle était morte

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Transports, 2002.

Rémi Cassaigne

Comme si elle
était morte

roman

DENOËL

Ce livre a reçu la bourse d'encouragement du
Centre national du livre
et la bourse Stendhal du ministère des Affaires étrangères.

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent
ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre
français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Il pleut des voix de femmes...

**Guillaume Apollinaire,
*Calligrammes***

1.

Salades

Où vont ces ombres ? Personne pour regarder mon étal ? On m'a poussée au bout de ce boyau puant. Ce coin de rue en cul-de-sac sert surtout de latrine : on ne s'y attarde pas. Les poissonniers déversent leurs déchets dans ce réduit à l'écart du marché. Cette pourriture argentée empeste ! Ça glisse à l'égout : gonflées et nacrées, les vessies des carpes éventrées surnagent dans le flot des viscères. Elles luisent un instant avant de couler dans le cloaque... C'est tout ce qu'on m'a laissé pour mon commerce. On a chassé la vieille folle hors des allées couvertes. Bon débarras ! Qu'elle aille glapir plus loin ! Mais suis-je donc une truie pour me vautrer dans cette bauge ? On y voit à peine : où sont les lumières des lustres, où les velours pourpres des tentures ? Les acheteurs circonspects qui se sont égarés dans ce recoin du marché aux herbes regardent à peine mes marchandises, et passent sans me voir. Ils partent tous : croient-ils la représentation terminée ? Je n'ai pourtant pas encore l'intention de me taire. Il en faut plus pour me réduire au silence. Qu'ils entendent donc ma voix ! Vous tous qui pas-

sez ce chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une misère semblable à la mienne ! L'hiver menace et je vous arrête dans le froid, mais ne partez pas sans m'écouter un moment, parler me réchauffera peut-être — excusez l'emphase et les lourdeurs, mais sur la scène d'un théâtre, les phrases sans charpente s'effondrent toutes seules. Je le vois bien : je dérange, vous pensiez venir vous soulager discrètement dans cette arrière-cour et vous tombez sur mon étal et mes vociférations... Si la voix cassée d'une vieille femme hors d'elle-même vous est insupportable, jetez au moins un œil sur ce que j'ai ici pour vous, nourriture triste et mélancolique, aqueuse et froide, mais où je lirai le passé, le présent et l'avenir, pour peu que vous sachiez m'entendre. Croyez-moi, mes salades sont les meilleures de Bologne ! Mais ne restez pas pieds joints dans la flaque d'urine qui s'est accumulée dans ce coin, approchez, venez voir mes étalages ! Puisque vous êtes arrivés jusqu'ici, faites ce que vous avez à faire, ne vous gênez pas pour moi, mais je vous en prie achetez mes salades, écoutez-moi et avant de partir n'oubliez pas votre obole pour mon chien. Oui, le gros chien noir, là, qui vous observe depuis tout à l'heure dans l'ombre, ne voyez-vous donc rien ? (Gnocco Bello, on parle de toi, debout, fais le beau, bon chien Gnocco Bello.) Comment ? Vous me dites qu'il n'y a pas de chien ici, seulement une vieille sorcière qui mâchonne du laurier, une pauvre folle qui vend des salades boueuses et des fruits blets, une épave ruminante ? Mensonges, je sais bien ce qu'il en est, moi, et si vous ne voulez pas m'écouter, en vérité je vous conseille de bien vite tourner les talons : on ne profane pas

impunément le seuil de mon royaume! Ceux qui m'ont entendu en Ariane savent que d'un mot je peux déchaîner des tempêtes effroyables contre celui qui m'outrage, et précipiter celui qui m'abandonne dans les gouffres profonds que hantent les monstres marins. Ils disperseront ses membres immondes! Je vous aurai prévenus! Mais si le flot de mes paroles n'est pas pour vous une potion trop amère, si la puanteur des entrailles de poisson qui pourrissent ici n'offusque pas trop vos narines, faites alors ce pas en avant qui vous permettra de goûter le suc secret de mes prédications maraîchères. Voulez-vous pour commencer quelques salades bien fraîches, la sombre feuille de chêne, une frisée frémissante, la pâle capucine ou une croquante scarole? N'oubliez pas d'assaisonner, mélangez avec les doigts et mangez : tout ce que vous avalerez ensuite vous semblera plus digeste. Prenez-en plusieurs, je les vends à perte. Il me faut juste quelques pièces, de quoi acheter des provisions plus substantielles pour passer l'hiver : des fèves, de la couenne, un peu de ricotte, fades nourritures de saison. Voudriez-vous me condamner à prendre racine au fond de cette impasse, enterrée dans cette ordure? Le soleil n'éclaire jamais ce cul-de-basse-fosse... Hélas, reverrai-je jamais le ciel au-dessus des moissons? Je cueillais les fleurs des champs, j'en tressais des guirlandes pour mes cheveux, les petites filles aiment à se parer de ces diadèmes vite fanés. Je rentrais les bras pleins d'odorants bouquets. La sève qui coulait des tiges me poissait les doigts. Je n'étais pas embourbée dans les jus de ces glanures flapies, les coulures louches des trognons que je cherche aujourd'hui à vous

vendre. À l'ombre des vergers je mordais à pleines dents les fruits fermes de l'été, sans voir s'ouvrir sous mes pas le gouffre infernal, son souffle déjà sur ma nuque, et ce nuage noir qui va m'engloutir... Je sombre dans l'ivresse de ma bile. Comment rincer toute cette amertume ? Mes débordements vont finir par vous importuner, mais que faire, il faut que cela sorte, alors approchez et voyez, là, contre le mur de Santa Maria della Vita, oui, baissez-vous et palpez le plâtras : des grumeaux noirs, comme les caillots de sang séché aux ouïes des carpes qu'on laisse lentement s'étouffer dans de grands baquets de sapin blanc. Je l'ai vomi ce matin. J'ai aussi péniblement chié ces noisettes de charbon noir, dures et douloureuses, tâtez le tas, et pour faire bonne mesure flairez la flaque, ce pissat trouble qui sent le brou de noix... (Gnocco Bello, non, ne lèche pas ça ! Ce n'est pas une nourriture pour un bon chien comme toi, laisse ces cabots se pencher dessus en se pinçant le nez. Ils hochent la tête comme s'ils lisaient dedans à livre ouvert, pensant cause toujours, c'est tout vu, mais ils ne voient rien et ils s'en vont ? Non, n'aboie pas, chut ! Retiens-les juste par le revers du manteau ! Ils n'écoutent plus. C'est qu'ils voudraient me planter là : tous les mêmes ! Les chiens, eux, sont fidèles ! Toi au moins tu ne perds pas un mot, tu bois mes paroles, et, j'en suis sûre, tu me comprends, Gnocco Bello...) Je préfère encore végéter accroupie dans cette boue, derrière le rempart croulant de mes salades, que retourner chez cet ogre. Je ne suis plus une enfant qu'on abuse ! Plutôt mâchonner mon obscure bouillie d'herbes, que retourner aux nourritures immondes dont il m'a gavée quand

j'étais à sa merci. Elles sont à vomir. Je parle dans le vide peut-être ? Et cette ombre qui avance ? Ce pas boiteux qui racle le pavé ? C'est ça, continuez à faire comme s'il n'y avait rien, comme si je n'étais pas là ! Ces bons bourgeois de Bologne ne me reconnaissent sans doute pas sans mon masque de céruse, car ce sont bien les mêmes faces de mortadelle qui s'affolaient au parterre du Teatro Guastavillani, à deux pas d'ici, pour m'entendre triompher dans mes rôles de déesse jalouse, de nymphe abandonnée ou de magicienne foudroyée ! Ne peuvent-ils donc pas à présent m'écouter en vendeuse de salade ? Ont-ils oublié le petit frisson que je leur procurais ? Ils ne prenaient pas, alors, cet air dégoûté ! De Venise à Naples, les théâtres s'arrachaient la manne de ma voix. Il y avait toujours un rôle pour moi : Merula, Melagrano, Monteverdi, Marazzoli, Melani, les chieurs de notes empressés n'ont jamais manqué. Leur nom importe peu, on les a sûrement déjà tous oubliés. Pourvu que l'air soit correctement torché, j'en faisais de l'or. Mes admirateurs baveux béaient à mes pieds ? Je versais du métal brûlant dans leur bouche. Intarissable, souveraine, je chantais comme on pisse, comme tombent les corps précipités dans le vide. On se souviendra longtemps de moi ! La Manelli, la Valerio, la Renzi, toutes mes rivales peuvent aller se rhabiller. Sans leurs robes, leurs rubans, leurs échasses, elles sont nues comme des vieilles poules plumées ! On les entend à peine glousser, tandis que moi, il me suffit d'ouvrir la bouche pour les écraser. Et ce ne sont encore que quelques vocalises... Vous passez sans m'écouter ? Méfiez-vous ! Vous ne savez pas ce que peut ma voix : un cri et

vous êtes à terre, à mes pieds, dans la boue. Si je pouvais ne pas en arriver là... C'est que je n'en peux plus de beugler à m'arracher le ventre. J'aimerais pouvoir abandonner mes grands airs, cette voix qui n'est pas moi, vous faire entendre la comptine naïve qu'une petite fille silencieuse chantonne tout bas pour se consoler... Alors, sous la boue, sous la céruse, sous toutes les souillures que j'ai dû essuyer, vous verriez enfin mon vrai visage. (Gnocco Bello, reste un peu tranquille, mon boniment a l'air de prendre, ils versent leur petite larme, ce n'est pas le moment de te lécher la patatine devant ces porcs ! Il faut absolument que j'écoule mes salades avant qu'il gèle, où dormirons-nous sinon cet hiver ? Tu crois qu'on me donne la ricotte pour rien ? Cesse de geindre et rentre cette langue baveuse, couché, fais le bon chien, Gnocco Bello !) Ce que vous entendez ici est l'écho broyé de ma vie. Le rebut immangeable de mon amère rumination. Mes balbutiements ne sont pas à votre goût ? Vous aimeriez couper court, et en rester là. Mais avant d'aller chercher plus loin des nourritures plus consistantes, ne pouvez-vous pas regarder un instant encore mes pauvres salades ? J'ai sûrement de quoi raviver votre appétit. Voici des cardons. Trop filandreux ? J'ai aussi d'excellents artichauts : charnus, à cuire à l'étouffée, bien ouverts, parfaits pour frire à la juive. Approchez, faites votre choix : rondes mamelles romaines ou petits tétons pointus de Sicile ? J'ai encore de minuscules castraore vénitiens, il n'y a rien d'aussi amer que ces savoureux boutons. Prenez toute la botte, je liquide ma marchandise. Ça ne vous dit rien ? Peut-être préférez-vous des salades bien goûteuses,

comme la bourrache, le cresson, la doucette, le plantain ou la mâche? Vous avez l'embarras du choix. Vous hésitez? Je vois que vous êtes des connaisseurs, alors essayez, avant qu'elles ne fanent, ces fleurs de fenouil et ces fleurs de courge : leur saveur subtile vous séduira, j'en suis sûre. Vous haussez les épaules? Vous faites la fine bouche? Vous en avez donc déjà assez de mes salades? Je n'ai pourtant pas fini de les remâcher, et vous avec! Mais d'où sort ce plâtras jaune et granuleux qui emplit ma bouche d'amertume, plus terne que les poches d'œufs qu'on arrache aux carpes gravides avant de les fourrer? Est-ce moi qui ai posé là cette merde molle et sanglante, fait ce sombre jus orangé? Quand me suis-je donc oubliée? Ma tête éclate comme un fruit trop mûr. Je ne suis pourtant pas folle! Je me vide alors de partout sans m'en apercevoir, comme une outre percée? Non, vous n'enjamberez pas mon étalage pour passer votre chemin. Mon chien saura bien vous forcer à vous coller le nez dessus, que cela vous plaise ou non! Après ce pesant préambule potager, vous pensiez peut-être pouvoir enfin rentrer chez vous digérer ça en silence, puis de rot en ronflement vous endormir repus, mais non, tout reste encore à avaler...



2.

Portrait de Gian Agostino Cassan'

Ahi, vista troppo dolce, e troppo amara!
Hélas, vision trop douce, et trop amère!

Claudio Monteverdi,
Orfeo, 1607

Rémi CASSAIGNE

COMME SI ELLE ÉTAIT MORTE

Rémi Cassaigne est l'auteur de *Transports* (Denoël, 2002). *Comme si elle était morte* est son deuxième roman. Il vit à Paris.

Vers 1660. Dans le recoin d'un marché à Bologne, une vieille femme peine à écouler ses salades avariées. Qui se souvient d'Ida la Viola, diva déchue, frappée de mutisme au sommet de sa gloire ? Deux hommes... À Crémone, Gian Agostino Cassan', opulent drapier, examine son portrait : sera-t-il le seul à s'y voir comme un ogre que hante la voix d'une fillette ? À Stockholm, Vincenzo Galilei, luthiste, raconte à l'aubergiste Eklund sa vie en fuite : après avoir connu Ida, comment échapper sans laisser de traces à l'ombre dévorante de la jeune fille ?

Autour d'une figure de femme, Sibylle rongée par une parole impossible, Rémi Cassaigne noue deux récits où résonne l'écho d'une même musique. Porté par une écriture de peintre, charnelle et lumineuse, son roman entraîne le lecteur dans une sarabande rêveuse à travers l'Europe. Le théâtre du monde, où l'on croise Descartes, Galilée ou la reine Christine de Suède, s'ouvre sur la scène cruelle du for intérieur où l'on dissèque les restes des amours mortes.

DENOËL

B 25562.0  09.04
ISBN 2.207.25562.X
17 €



Extrait de la publication